

L'empêcheur de croire en rond

GoZias

HEBDO 716

15^{ème} année - semaine du 14 au 20 avril 2022 - 2 €

ÉDITO > 2
Retour
du tragique

POLITIQUE > 12
Le face à face
de tous les dangers

INTERNATIONAL > 8
La nuit
des profanateurs

BIBLE > 19
Sur le chemin de Pâques :
le récit de la Passion



Sur les traces d'Etty Hillesum

Pâques : le retour du tragique



FOCUS > Pensionnats autochtones
canadiens : après les excuses du pape

Retour du tragique en ce temps de Pâques

On avait chanté, sur bien des tons, l'assurance d'une mondialisation humaniste universelle ! Et nous voilà bousculés, alertés par des jeux d'alliance rappelant les heures les plus graves. Menaces nucléaires. Raidissement. Logique imperturbable. La guerre comme une évidence. L'actualité rappelle au « retour du tragique ».

Le Retour (2003) est un grand film du russe Andreï Zviaguintsev, cinéaste de l'âme, explorateur des souffrances cachées. Le goulag, évoqué dans ce film, a pu développer la lucidité et susciter le pardon. Éveil d'une douloureuse conscience d'enfant et recherche du père. Révolution spirituelle. *Faute d'amour* (2017), le dernier film connu de l'auteur, interroge, par un jeu de symboles, la réconciliation intérieure. *Léviathan* (2014), sans doute le plus politique, le plus prémonitoire aussi, revisite les dégâts d'une idéologie mortelle et manifeste comment les formes religieuses sont à nouveau asservies pour mieux reprendre la main... Nous y sommes. Sous les ors des reconstructions d'églises, la justification d'une domination impériale. Dans un pieux silence assourdissant.

« Le Déclin du courage »

L'immense stature d'Alexandre Soljenitsyne éclaire le présent. Il fut déjà largement entendu en dénonciateur majeur des dérives totalitaires. *L'Archipel du Goulag* est incontournable, en monument littéraire à la mémoire des engloutis du stalinisme : « *On peut empêcher de parler, on ne peut empêcher de penser.* » Peut-être fut-il moins apprécié en critique lucide de l'affaiblissement de l'âme occidentale. Son *Discours de Harvard* (1978), *Le Déclin du courage*, est une diatribe contre les effets du marché mondialisé et la dissolution de tout dans la marchandisation. Nous y sommes. « *Il est impératif que nous revoyions à la hausse l'échelle de nos valeurs humaines. Sa pauvreté actuelle est*

effarante. Il n'est pas possible que l'aune qui sert à mesurer de l'efficacité d'un président se limite à la question de combien d'argent on peut gagner, ou de la pertinence de la construction d'un gazoduc. Ce n'est que par un mouvement volontaire de modération de nos passions, serein et accepté par nous, que l'humanité peut s'élever au-dessus du courant de matérialisme qui emprisonne le monde. » (extrait du *Déclin du courage*)

La Russie est un continent à l'histoire longue et pleine de soubresauts. Comment ne pas revenir, en ces jours, à la personnalité de Nicolas Berdiaev, né et formé à Kiev, ayant vécu et agi à Moscou, expulsé en France, mort à Clamart, et qui fut l'un des inspirateurs les plus influents du Personnalisme ? Il est dans les coulisses de la naissance de la revue *Esprit*, en tout proche d'Emmanuel Mounier. Il connaissait parfaitement les sources mystiques du christianisme : Jacob Boehme, Léon Bloy et Charles Péguy. Il est le penseur et chantre d'une philosophie de la liberté. *Esprit et Liberté*, sa grande œuvre, associe les intuitions de Dostoïevski au surgissement de l'acte créateur. Dès avant 1914, il avait rédigé *Le Sens de la création*, l'un des livres les plus puissants pour traduire la transformation attendue. L'un des cœurs de l'âme russe est la puissance d'éveil au mystère et la méditation de la puissance créatrice développée par la divino-humanité. Moins la destruction « bestiale » de la conscience que le chant d'un baptême créateur. En 1900, Rainer Maria Rilke voyageait en compagnie de Lou Salomé, dans la Russie tsariste. Il parcourt les espaces infinis et s'éveille durablement au mystère de l'âme russe.

« On voudrait être un baume pour tant de plaies »

Etty Hillesum, en 1941-42, dans sa Hollande occupée, muselée, se nourrit de Rilke en lisant la totalité de ses écrits, de ses lettres. Elle y puise un retour à son âme russe, elle se

ÉDITORIAL

Le précieux cardinal Marx

Le 30 mars 2022, le cardinal allemand Reinhard Marx célébrait en l'église Saint-Paul de Munich une messe dédiée aux membres catholiques de la communauté LGBTI.

Un événement en parfaite adéquation avec sa volonté affichée depuis longtemps de voir des changements dans la doctrine catholique, en particulier sur la morale sexuelle. En marge de la messe, il s'est expliqué : « *Cela correspond à une attitude chrétienne lorsque deux personnes, quel que soit leur sexe, se soutiennent l'une l'autre, dans la joie comme dans la tristesse. Je parle de la primauté de l'amour, notamment dans la rencontre sexuelle.* » Avant

de rappeler une évidence qui n'en est pas une pour tout le monde : « *Les personnes LGBTI font partie de la création et sont aimées de Dieu, et nous sommes appelés à nous opposer à la discrimination. Je crois que Dieu cherche la communion avec eux, comme il la veut avec tous les hommes. Pour moi, le péché est plutôt de vouloir pousser les autres hors de l'Église.* »

Des propos qui ont provoqué de nombreux malaises vagues dans les milieux conservateurs et intégristes. Les dévots du site « Benoît-et-moi », désormais bien connu des lecteurs de *Golias*, ont relayé un article italien dans lequel on peut lire : « *Nous pouvons désormais parler de triomphe pour le lobby LGBTQ dans l'Église, et*



LIGNE ROUGE

laisse transformer par la patience. Elle est devenue, peu à peu, la confidente de bien des âmes en ce moment tragique de l'histoire de l'Occident. Elle disparaît dans un camp de concentration en vivant une proximité de Dieu dans la joie d'être, qui produit encore une exaltation émerveillée. Au cœur du tragique, la joie de l'attention au plus petit, la sainteté de l'espérance. « *On voudrait être un baume pour tant de plaies* », chante-t-elle à la toute fin de son journal. Il y a une connivence que l'on peut pressentir entre ces temps et Etty Hillesum : une même conscience du tragique, de l'absurde et du chaos. Une assurance du mystère intime dans une inaltérable paix. Dans l'amitié indéfectible des âmes. Gabriel Marcel introduit, dans différents groupes parisiens, la présence de Rilke durant les années 1938-40. Il publie ses conférences à la fin de *Homo Viator*. Peu de temps après, Etty Hillesum arrive au camp de Westerbork et note un jour dans son Journal : « *En écrivant ces lignes (de Rilke), je vois soudain surgir dans mon esprit, plus nettement que jamais, ceci : plus tard, j'irai jusqu'en Russie, en représentante de l'Europe, puis je reviendrai en Europe, en représentante de la Russie. L'Europe, c'est moi, c'est en moi et bien plus tard, j'emploierai tout mon savoir, toute mon expérience et mon intuition, à percer le secret de la Russie et à revenir raconter à l'Europe ce qu'il en est. Je crois vraiment que c'est bien là que je vais aboutir à la longue, et que tout ce qui rassemble en moi et tout ce pour quoi je me rassemble aura pour fin de comprendre ce pays, de me l'assimiler, et de donner forme aux expériences que je vais y faire... Je voudrais aussi par exemple ramener Rilke en Russie. Lui qui en a toujours gardé la nostalgie. Et j'amènerai les Russes à l'Europe. Devenir un personnage médiateur entre ces deux mondes, qui ne manquent certes pas de point de contact. Mais pour cela, j'ai encore tant de choses à apprendre, à faire mûrir et à comprendre.* »

Alexis Jenni, en chroniqueur avisé autant que démuné devant le flot des images des destructions, confesse dans le journal *La Croix* : « *Je ne saisis pas ce qui se dit, alors je regarde les visages.* » « *Le visage de Poutine n'exprime rien. On ne sait pas ce qu'il pense.* » L'écrivain parle de « *l'émoji insondable* » de Poutine. A contrario, il décrit le visage que d'aucuns dirait banal, d'un volontaire ukrainien, très conscient de vers quoi il allait : « *Il n'était fait pour l'héroïsme mais c'était ça l'héroïsme : avoir peur*

et y aller. » Il oppose surtout l'impassible dictateur, au visage ouvert, singulier, du président-comédien devenu chef de guerre. Visage contre visage. Lévinas nous a définitivement impulsé la grandeur métaphysique du visage humain : quand la totalité s'impose comme une nasse, se creuse l'infini du singulier.

Être en avance d'un cap...

Aucune lumière sur la mort annoncée d'une nation courageuse, aucune perspective assurée d'un sursaut miraculeux. L'histoire est si pleine de rouleaux compresseurs écrasant tout sur leur passage. Mais le miracle d'une fleur sauvageonne. Il a fallu encore quarante ans après sa disparition, pour que le journal d'Etty Hillesum puisse encourager tant et tant à chanter encore l'avenir d'une fraternité silencieuse, puissante comme l'âme invincible, comme la joie d'être. Quand les jeux vidéos grandeur nature finissent en carnage, la victoire se réfugie au creux du silence. « *Et je crois aussi que, pour un certain temps à venir, les hommes qui joueront le rôle le plus important et le plus novateur sont ceux qui, tout en restant authentiquement hommes, ont en eux une part si forte de féminité qu'ils montrent la voie vers les régions de l'âme. Et non pas les mâles, les Führer, et autre héros en uniforme. Non pas ceux que l'on appelle : les vrais hommes, mais peut-être ceux-là n'existent-ils que dans les fantasmes des femmes.* » Puis, citant Rilke : "Et peut-être le grand renouvellement du monde consistera-t-il en ceci : que l'homme et la jeune femme, libérés de tous les errements et de tous les malaises, se cherchent mutuellement non pas comme contraires mais comme frère et sœur et comme voisin et s'uniront comme êtres humains pour porter simplement, sérieusement et patiemment cette pesante différence sexuelle qui leur est imposée." »

Je m'étonne, amusé, que mon correcteur d'orthographe corrige toujours le nom propre de Rilke par viril. Un signe, tout au plus, mettant sur la voie d'un questionnement majeur. Là où Poutine incarne l'ancien monde luttant pour le maintien d'une virilité martiale, se poursuit la recherche d'une autre modalité de l'humain. Etty et Rilke sont en avance d'un cap. Comme une guerre qui se tromperait d'adversaire et manquerait sa cible, tout en la détruisant implacablement. □ **Joseph Thomas**



© DR

nous ne pouvons manquer de noter que les dirigeants de l'Église non seulement ne résistent pas, mais participent même activement au processus. Ce n'est pas un hasard si aucune mesure n'a été prise - et ne le sera jamais - contre le cardinal Marx pour ses remarques, et si son rôle de conseiller du pape ne sera pas réduit. » Tout en nuance, sans exagération aucune...

Il faut dire que les déclarations de l'archevêque de Munich sont lumineuses et peu habituelles de la part d'un homme d'Église, qui plus est en responsabilité. D'autant plus qu'il s'est ouvert sur son intimité : « *Bien sûr, comme tout le monde, j'ai une sexualité. (...), même si je ne suis pas dans une relation.* » En tant que jeune aspirant prêtre, il

avoue avoir connu l'attrait de la vie amoureuse, « *mais l'autre (la vocation, ndlr) était plus forte pour moi* ». A la question de savoir s'il n'est jamais tombé amoureux au cours de toutes ces années, le cardinal répond : « *Du moins pas au point de dire que je jette tout par-dessus bord pour cette personne. Mais bien sûr, je trouve moi aussi des personnes attirantes, il serait malhonnête de le nier. Le célibat ne signifie pas vivre sans relations humaines, ou on serait alors très pauvre.* » Des propos d'une grande pudeur et d'une honnêteté rare qui tranchent dans le vif de l'hypocrisie généralisée en matière de sexualité des clercs au sein de l'Église catholique. On comprend aisément que cela fasse beaucoup pour les esprits les plus obscurantistes. □ **Alexandre Ballario**

Sur les pas d'Etty Hillesum, et Simone Weil

La guerre se tramait... Quelque part, on astiquait les armes, on se préparait à déraciner la joie tandis que j'écrivais ces lignes qui veulent transmettre l'exemple d'amour et de don que nous offrent Etty Hillesum et Simone Weil, deux femmes aux corps fragiles et dont les jours furent vite comptés. Notre horrible actualité percute le printemps. J'écrivais ce texte qui veut transmettre l'exemple d'amour et de don que nous offrent Etty Hillesum et Simone Weil, quand les nouvelles d'Ukraine me parvinrent. Sombre clameur guerrière ! Voici encore un de ces bégaiements de l'Histoire. Plus que jamais, quand la folie meurtrière, la volonté de puissance, le mensonge frappent, il faut aller à la source d'amour et d'espérance. Ces deux femmes, aux destins tragiques, nous en montrent le chemin.

Epouvantable actualité qui me donnait envie de pleurer et de laisser sécher la plume de mon stylo. Et puis, un matin, je compris : il y a beaucoup et beaucoup trop de malheur(s), mais le bien triomphe déjà dans les cœurs. La grâce abonde,

une fois de plus, les petites mains travailleuses portent l'espérance. Ils sont peu nombreux ceux qui dressent les barbelés et innombrables sont ceux qui chantent un chant de vie. En ce temps de Pâques, la fragile espérance n'est pas morte. Sur les pas de ces grandes sœurs en humanité, travaillons à la cultiver et à la faire advenir. □ Olivier Risser



De gauche à droite : Etty Hillesum, Simone Weil © DR

Sur le chemin de Pâques, deux grandes sœurs en humanité

Olivier Risser

En ces temps troubles et troublés, Etty Hillesum et Simone Weil ont, chacune à leur manière, quelque chose d'essentiel à nous transmettre. Elles nous enseignent l'amour et nous aident à relever nos cœurs comme on redresse le buste après une chute, elles nous éclairent intellectuellement et spirituellement face à l'ombre que projettent parfois sur nos vies la survenue et la présence du mal.

Quand « la souffrance généralisée » met « la raison à rude épreuve » et blesse la tendre matière de notre humanité, Etty Hillesum nous invite à demeurer « un cœur pensant »¹ pour venir en aide aux « âmes en détresse ». Simone Weil, quant à elle, nous rappelle opportunément que la « pesanteur » n'est pas la seule force qui règne sur l'univers et qu'il nous est possible, dans notre misère, de nous tourner vers « la lumière »². Et nous voilà, en quelque sorte, ragaillardis de corps et d'esprit. Ce

faisant, l'exemple de ces deux chercheuses de sens permet à nos âmes de porter loin le regard vers l'horizon et, disons-le, au-delà de l'horizon, dans le lointain des cieux... si proches. « Ces femmes qui nous parlent si bien de nous ont d'abord prêté l'oreille à la parole divine. Elles ont puisé au silence un trésor d'amour qu'elles nous invitent à partager. » Si leurs parcours présentent des trajectoires assez différentes, nombreux demeurent les points qui unissent les deux femmes, et celui-là n'est pas des moindres.

Vase d'argile et vibration(s) de joie

Le journal d'Etty Hillesum constitue un beau et long dialogue intérieur qui ne refuse jamais (on pourrait dire refoule) cette autre part plus sombre de soi. « Au moment où j'admets une vérité, je me rends infidèle à une autre », reconnaît, par exemple, son auteure. L'expérience est certes banale, mais en prendre conscience l'est moins. Lire ce journal, c'est découvrir une exigence de vérité et d'épanouissement que l'on a peu à peu envie de faire sienne. Cela tient aussi, nous le rappellerons plus bas, au ton de la plume « à la fois doux et sans concession, qui refuse autant la

complaisance que la dureté... douceur, enfin, qui accepte la remontrance ».

Les lignes de ce texte, écrit de nécessité, finissent par communiquer un élan contagieux : dans un silence recueilli, prendre le temps de s'ouvrir, le temps d'entendre « sa source intérieure » et d'accueillir la proposition de vie. Écoutons, par exemple, pour nous-mêmes, cette exhortation que la jeune femme s'adresse à elle-même : « Ne te laisse pas aller rétrospectivement à l'amertume et ne va pas dire un jour : "À cette époque-là, j'aurais dû faire telle ou telle chose." On n'a pas le droit de dire cela, c'est pourquoi tu dois prêter maintenant l'oreille la plus attentive au murmure de ta source intérieure... » Pour entendre ce murmure, il faut être une sorte d'athlète du silence. S'il le faut, répondre coup pour coup aux assauts bruyants de notre monde en surchauffe, s'il le faut imiter l'impavide boxeur qui ne dévie jamais le regard et puise la réserve de force à chaque inspiration ; refuser de faire comme si l'époque ne nous livrait pas sa violence (Etty écrit qu'elle ne veut pas simplement rester à l'abri dans sa chambre), mais aussi et surtout se tenir

prêt, dès après le combat, entre deux fracas, au silence et au recueillement. Si fragile que soit ce vase d'argile qui nous constitue, il a été pétri pour recevoir la joie, et cette joie se cherche, comme dirait Etty, au fond du puits : « *Il y a en moi un puits profond et dans ce puits, Dieu.* »

Demeurer attentif permettra à coup sûr d'entendre la voix de ce Dieu infiniment aimant qui s'offre en faiblesse. Mais porter cette attention utile, pour entendre la parole d'amour au-delà du bruit des bombes, n'est pas chose aisée. Un pressentiment, une intuition sont nécessaires qu'il faut aider à éclore. Une attente sans doute. Le journal de cette jeune femme, tout rempli de fleurs, de lupins, de crocus, c'est le journal d'une âme qui ouvre ses pétales pour le soleil. Et le soleil était déjà là qui lui permit de se livrer en toute confiance. Est-il besoin d'autre chose que d'un cœur qui s'offre dans l'espérance pour garder, au creux de soi, la certitude d'un Dieu infiniment bon ? « *Dieu n'a pas à nous rendre de compte pour le mal que nous commettons, écrit Etty, c'est l'inverse.* » Face au mal, le premier et unique légitime à poser une question, c'est Dieu. Homme, où es-tu ? Que fais-tu de la liberté que je t'ai offerte ? De cette liberté dont mon amour sans bornes ni mesures a fait la pâte de ton humanité ? N'est-ce pas à nous, comme le dit Etty, d'aider Dieu à exister ?

« ... ni les terreurs de la nuit ni la flèche qui vole au grand jour... »³

Ce journal, dont la rédaction débute, pour Etty, sous les conseils du psychologue Jules Spier, nourrit aussi et très vite un dialogue intime avec le divin. : « *A vrai dire, on ne devrait écrire de lettres d'amour qu'à Dieu* », écrit-elle. *On la voit au fil des jours s'adresser directement à Dieu comme à un hôte. Si le ton est parfois proche de celui de saint Augustin, la coloration du texte emprunte des camaïeux plus doux et moins contrits. L'humour « et un sens du pas de côté » disent, à leur manière, une gratitude envers la vie et le Créateur. On ne peut se figurer Etty autrement que comme une femme tendue vers la Joie, ni autrement que comme une femme pour laquelle la Joie advient au terme de combats parfois longs et douloureux. Exemple à nous autres donné face aux adversités. Sa plume si poétique dit la confiance et fait de toute chose un être pour la vie, de tout instant une parcelle d'éternité où semble se jouer et se rejouer*

le salut, comme en ce soir un peu chagrin : « *Et dans sa cruche de terre brune, mon rameau de marronnier implore le ciel en levant une foule d'élégantes petites mains blanches.* »

Une telle présentation nous ferait oublier que si cette femme, avec ses contradictions, sujette à d'intenses douleurs, en quête de sens, a tant à nous apprendre, c'est d'abord parce qu'elle nous ressemble tellement. Au fil des pages, elle nous montre comment trouver un chemin d'espérance et de vie. Qu'une souffrance, tantôt, s'y lise, qu'un arrachement soit parfois nécessaire, que des nuits de doute projettent une ombre sur certaines pages, c'est bien normal. Partir en quête n'est pas sans risque et qui n'a pas de contradictions n'est pas vivant. Comme elle le dit si justement, il faut « *tout traverser, être[son] seul critère* », « *tout inventer[soi-même, se] trouver un langage personnel* ». Il ne s'agit pas toutefois de se comparer et encore moins de s'évaluer par rapport à cette figure spirituelle. Chacun accomplit à la hauteur de ses forces, porté ou non par son époque, son milieu, son parcours de vie. Il s'agit d'écouter en confiance ce qui se dit et d'essayer, tranquillement, de s'en inspirer, avec le désir chevillé à l'âme de partager la lumière et l'amour. Que cela doive engendrer des combats physiques et spirituels, comme le journal d'Etty l'illustre si bien, doit encourager et non faire renoncer.

Puisqu'elle nous ressemble tant, pourquoi son cheminement ne pourrait-il pas devenir le nôtre ? Un tel mouvement nous élèvera qui fera appel à toutes les dimensions de notre être et nous demandera de nourrir, à tout prix, notre capacité à aimer notre prochain.

Dans le fracas du temps, un cœur pensant

Le parcours d'Etty Hillesum a quelque chose de précieux à nous enseigner sur la question du mal. Quelque chose de très sérieux qui relève autant, peut-être davantage, de la praxis que de la théorie. Elle qui voulait être « *un baume versé sur tant de plaies* » est devenue un témoin de la Lumière. Elle nous indique un chemin d'intériorité et de spiritualité pour réduire le mal à néant.

Une longue et riche méditation sur la présence du mal en ce monde se déploie au fil des pages de son journal. Etty, qui y note

que « *les pires souffrances de l'homme, ce sont celles qu'il redoute* », avant d'ajouter, dans un accent très stoïcien, que « *le grand obstacle, c'est toujours la représentation et non la réalité* », n'en demeure pas moins sensible à la détresse qu'elle constate. « *Comme elle est grande la détresse intérieure de tes créatures terrestres, mon Dieu* » écrit-elle à l'approche de l'automne 1942. Et cependant, qu'ajoute-t-elle à ces propos ? Non pas un « pourquoi » suppliant ou un reproche à Dieu, mais un... remerciement : « *Je te remercie d'avoir fait venir à moi tant de gens avec toute leur détresse.* » L'itinéraire spirituel de la jeune femme la poussera à un engagement exemplaire de don de soi, notamment au camp de Westerbork⁴ (le même que celui où Anne Frank fut faite prisonnière) où elle sera détenue quelques mois avant d'être déportée à Auschwitz. « *Personnalité lumineuse* » s'accordent les témoignages. Femme éprise de la vie et qui fera don de son temps et de ses forces, oreille attentive aux détresses, Etty, au camp, voulait être « *le cœur pensant de la baraque* ». Aimer en aidant à penser, penser pour aider à lutter contre le défi fait à la raison et à l'humanité. Aimer et penser pour conserver son humanité.

Dans toutes ces hautes herbes de malheur qui cachent (gâchent) les âmes à elles-mêmes, « *il faut dégager (...) la voie qui mène à Dieu* ». Telle est (aussi) la mission que semble se donner la jeune femme. Il ne s'agit nullement de prosélytisme - Etty n'appartient à aucune religion en particulier - mais d'entraide : comment offrir au frère, à la sœur en souffrance de recevoir la lumière et l'amour divins. Comment l'aider à accepter cette consolation et ce soutien, comment lui faire entendre cette parole du psaume : « *Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien* »⁵ et l'aider à voir la beauté du « firmament » que chante le psaume 18 ?

Philosophiquement inépuisable, la question du mal met la foi à l'épreuve. Le mal se présente à qui en est victime, d'abord comme un scandale prompt à faire tomber dans le désespoir et la déréliction. Cette pierre d'achoppement et la chute qu'elle provoque en si bon chemin revêtent, il est vrai, un caractère irréversible. La victime regarde en arrière, et tout le trajet reliant le jour de sa chute à celui de son premier souffle semble invalidé. L'exemple d'Etty

À LA UNE



© DR

est, une fois de plus, très précieux, car elle parvient à garder la flamme d'espérance et de foi même dans la tourmente des atrocités commises par les nazis.

Contre tous les systèmes qui anéantissent l'individu, contre ce monde marchand qui est le nôtre, contre cet attentat perpétuel à l'écoute de soi, des autres et de Dieu, contre ces sempiternelles atteintes aux dignités, contre ces fabriques en chaîne d'addictions, les paroles et l'exemple d'Etty offrent un beau programme de résistance auquel nous pouvons participer : prendre conscience du conditionnement et parvenir à s'y soustraire en écoutant sa voix intérieure. Le conditionnement dont il est question ferme à l'individu toute possibilité de spiritualité. Il est des sources jaillissantes qui crient de désespoir et attendent la permission d'irriguer des sols devenus durs et secs à force d'être balayés par les vents.

Une sœur en humanité

Simone Weil n'a pas connu la déportation, mais elle fut, elle aussi, percutée par la Seconde Guerre mondiale. Confrontée plus tôt dans l'époque à une autre expérience du mal, l'usine, qu'elle compare à un régime totalitaire, elle dénonce sans ambages

les mécanismes d'asservissement : « *Avec les bagnes industriels que constituent les grandes usines, on ne peut fabriquer que des esclaves.* »⁶ Son œuvre semble comme traversée par la question du mal. Politiquement d'abord : *L'Enracinement* s'y frotte à travers celle du déracinement, et la philosophe, qui a été si clairvoyante concernant les déracinements ouvrier et paysan opérés par le capitalisme industriel, nous avertit : « *Qui est déraciné déracinera.* » Pour elle, une mécanique est bien à l'œuvre, et l'on doit apprendre à considérer la personne qui cherche à transférer sa souffrance sur autrui comme agie plutôt qu'agissante. Le mal se répand en cascade. Qui en souffre ? Le bourreau

tout autant que la victime. Cela n'est pas seulement vrai au plan individuel. Il en va de même des sociétés, des civilisations. Il y a urgence à prendre cet avis très au sérieux. Décidément, Camus, grâce au concours duquel a paru « *cette œuvre tout entière consacrée à la justice* », avait raison de dire qu'on ne pouvait « *imaginer pour l'Europe une renaissance qui ne tienne pas compte des exigences que Simone Weil a définies dans "L'Enracinement"* »⁷. (En a-t-on tenu compte, c'est une autre question...). Si le mal se répand en cascade, il faut l'attaquer dès la source. Bien que la lutte politique ne puisse évidemment être éludée - et notre actualité vient tristement nous le rappeler dans sa brutalité - c'est aussi et avant

Un chant de vie

Entre 1941 et 1943, une jeune femme de 27 ans, issue d'une famille juive, tient un journal d'où émane une foi indéfectible dans l'homme au moment où il accomplit un de ses plus noirs méfaits. Partie le 7 septembre 1943 du camp de transit de Westerbok (Pays-Bas), elle meurt à Auschwitz le mois suivant... Lorsqu'il lit *Une vie bouleversée-Journal 1941-1943*, c'est pour Olivier Risser une rencontre immédiate. Des résonances intimes qui l'inciteront à écrire un nouvel ouvrage consacré à la jeune Hollandaise, Etty Hillesum, un chant de vie par-delà les barbelés, après *La Fée de Westerbok* en 2020. Ce chant est le souffle d'une âme qui se met en chemin et part en quête de Dieu. « Les réflexions qu'on lit sous sa plume comme dans ses lettres écrites depuis le camp nous révèlent que ce cœur n'est pas seulement un cœur aimant, mais aussi un cœur pensant, un cœur qui met à l'abri de l'absurdité et du désespoir », écrit Olivier Risser dans la préface.

Etty Hillesum n'a pas été ébranlée dans sa foi naissante. Devenue témoin de la Lumière, elle invite à affronter le mal

par le don de soi, et nous indique un chemin d'intériorité et de spiritualité pour réduire le mal à néant. La jeune femme a découvert Un dieu d'amour qui ne prend que la place qu'on lui accorde, et répondu au premier et au plus grand commandement, « Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit », « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».



Au fil des pages, l'auteur fait appel à la philosophe Simone Weil dont l'œuvre dénonce les mécanismes de l'asservissement. Un compagnonnage fécond qui invite à se questionner sur la présence du mal dans ce monde, et à oser une partie de la réponse. Olivier Risser invite à écouter, dans le brouhaha des quotidiens, la voix de ces deux femmes qui envisagent, chacune à sa façon, une réponse à la question du mal. « Elles sont nos grandes sœurs en

humanité parce qu'elles nous enseignent, d'abord par leur exemple, à aimer par-delà nos propres faiblesses, par-delà nos réticences, par-delà nos enfermements, par-delà nos propres barbelés. » □ **Pour aller plus loin :** *Etty Hillesum, un chant de vie par-delà les barbelés*, Olivier Risser, éd. L'Enfance des arbres, 2022.

tout sur un plan spirituel qu'il faut agir parce qu'une telle attitude « *sape le mal à sa base* », comme l'exprime si justement Sylvie Germain⁸. Sur un plan spirituel, cela revient à dire d'abord en soi, en son tréfonds. Etty exprime exactement cette idée mais, si j'ose dire, en miroir, à propos du bien et de la paix : « *Notre unique obligation morale, c'est de déchiffrer en nous-mêmes de vastes clairières de paix et de les étendre de proche en proche, jusqu'à ce que la paix irradie vers les autres. Et plus il y aura de paix dans les êtres, plus il y en aura aussi dans ce monde en ébullition.* »

Ouvrières de l'amour, artisanes de la paix

De fait, ce qui, selon moi, unit tout particulièrement ces deux femmes, n'est rien moins que l'exemple de don et d'amour du prochain qu'elles nous offrent : quand l'une n'entend pas ignorer le malheur des usines (jeune professeure agrégée de philosophie, Weil demandera une année de disponibilité pour se faire ouvrière) et vient en aide concrètement aux ouvriers, aux syndicalistes dont elle se fait, par ailleurs, porte-parole, comme à certains prisonniers politiques, l'autre n'envisage pas de ne pas partager le sort de ses proches dans le camp. Etty Hillesum décida de rester à Westerbork, elle qui pouvait, en tant que membre du Conseil juif, échapper - pour combien de temps ? - à la détention, antichambre de la déportation.

Quand Simone Weil rappelle qu'« *un critérium du réel, c'est que c'est dur et rugueux* », Etty Hillesum formule cette magnifique résolution : « *Si Dieu cesse de m'aider, ce sera à moi d'aider Dieu.* » L'important, pour toutes deux, c'est avant tout le refus de se soustraire au joug sous lequel plient leurs contemporains. C'est l'impérative nécessité de se confronter à la question du mal pour mieux combattre le mal. Se confronter au mal exige, en premier chef, d'en reconnaître sa présence au tréfonds de soi. Admettre que « *la saloperie des autres est aussi en nous* » (Hillesum) ou se souvenir « *qu'à certains moments de mes maux de tête (...) j'avais un désir intense de faire souffrir un autre être humain* » (Weil), offre d'aimer autrui plutôt que de le juger. Cela permet, plus vraisemblablement, d'atténuer son jugement pour accroître son amour, et de voir en tout être qui inflige à autrui une souffrance, un être d'abord - et peut-être

secrètement - souffrant. Un être aussi qui est notre semblable. Le travail peut alors commencer : élargir son cœur pour en faire une parcelle de l'amour divin. Au terme d'expériences si douloureuses, une des réponses possibles, que ces deux femmes nous proposent avec tant de grâce, consiste à agir, à être en actes, et, quels que soient le brouhaha du temps, la fatigue du corps, les doutes de l'âme, à panser le mal. Panser le mal pour penser le mal. La formule n'est pas sans une certaine facilité, concédons-le, mais après tout, que serait une pensée qui ne permette pas d'agir. De toute pensée doit naître une action. Il est un temps pour être passif, c'est le temps de l'écoute et de l'accueil. Il est un temps où, nourri de ce que l'on a ainsi reçu dans cet état de « *passivité active* », on doit se mettre en route, c'est-à-dire donner de soi et apprendre à se donner. Facile à dire ? Non ! Ni à dire ni surtout à faire. Une des pistes que nous proposent Weil et Hillesum, c'est bien la reconnaissance en action de grâce. C'est aussi un sens acquis du devoir. Et c'est bien cela, la belle liberté, celle qui consiste à suivre son devoir. Etre, en quelque sorte, comme le dit saint Jean, autant que les forces le permettent, « *la voix de celui qui crie dans le désert* »⁹.

Un chant de vie par-delà les barbelés

Les barbelés ne poussent pas dans la nature, ou dit mieux et autrement par Etty Hillesum, « *par essence, la vie est bonne, et si elle prend parfois de si mauvais chemins, ce n'est pas la faute de Dieu, mais la nôtre* ». Etty relate les propos d'un de ses codétenus, alors qu'il regardait les gardes allemands de l'autre côté des barbelés. « *Nous, derrière les barbelés ? Jamais !* » s'écriait cet homme. Comme il avait raison, et la jeune femme l'a bien écouté. Elle n'est pas une sainte, elle se sait la proie à de soudaines violences et des envies, elle aussi, de blesser. Elle ne nie pas ce mal, elle l'affronte. Combattre le mal du monde, c'est combattre le mal en soi. « *Au camp, dit-elle, j'ai senti de tout mon être que le moindre atome de haine ajouté à ce monde le rend plus inhospitalier encore.* » Une fois qu'on a accompli ce long et douloureux enfantement de l'amour, ce long et patient travail sur lequel remettre sans cesse l'ouvrage, on peut dire, comme Etty : « *Je ne bais personne.* » On pourra parfois faillir mais toujours on sera en bonne voie, et il y aura tout lieu de garder confiance parce que « *une fois que cet*

amour de l'humanité a commencé à s'épanouir en vous, il croît à l'infini ». Le chemin relève presque de l'impossible pour beaucoup d'entre nous, et à chaque époque on a certainement légitimité à proclamer que ce n'est pas facile, qu'on voudrait bien si l'on disposait davantage de temps et de circonstances favorables. Pour nous encourager dans cette résolution, nous devons envisager l'amour non pas seulement comme un long combat mais comme la suprême récompense de tant d'épreuves, d'essais, de tentatives, de chutes et de rechutes, de nouvelles et plus fermes tentatives. Voici devant nos yeux le plus bel encouragement qui puisse s'entendre. Débarrassée de la haine, toute vie devient plus paisible et orientée continuellement vers l'amitié, toute vie plus paisible est féconde de tout instant.

Il existe d'autres barbelés que ceux qui enclosent les camps. Ces barbelés invisibles qui emprisonnent les cœurs. Réduire à néant ces barbelés permet de chanter la vie, d'être en fraternelle communauté, de construire un monde où chaque existence est à protéger, où il fait bon prendre soin. Etty Hillesum et Simone Weil sont de ces phares, comme dirait Baudelaire¹⁰ de ces lampadaires posés sur le bord de nos routes, de ces jalons pour traverser nos propres nuits. Elles sont nos grandes sœurs en humanité parce qu'elles nous enseignent, d'abord par leur exemple, à aimer par-delà nos propres faiblesses, par-delà nos réticences, par-delà nos enfermements, par-delà nos propres barbelés. □

1. Toutes les citations d'Etty Hillesum sont tirées de son journal, *Ecrits d'Etty Hillesum*, Seuil.
2. Simone Weil, *La Pesanteur et la Grâce*.
3. Psaume 90 (H91).
4. Camp de transit situé aux Pays-Bas.
5. Psaume 22 (H23).
6. *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale* (1934).
7. Albert Camus, « Simone Weil », bulletin de la *Nouvelle Revue française*, juin 1949.
8. Sylvie Germain, *Etty Hillesum*.
9. Évangile selon saint Jean, 1-23.
10. Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « Les phares ».